

25

Michel Bibaud

Par

Le Juge L. W. Sicotte



Montréal

1905.

Avec les compliments du
Gén. A. E. LABELLE

Vice-Prés. de la St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd.

FC2921

B53

S53

1908

Pxx

20185

~~25~~

304



MICHEL BIBAUD

Par le JUGE L. W. SICOTTE.



MICHEL BIBAUD naquit à la Côte des Neiges le 20 Janvier 1782. Ses parents étaient des cultivateurs peu à l'aise. Leurs ressources restreintes, ne lui permirent pas de commencer ses études de bonne heure, et voici ce qu'il en dit et comment chez lui s'est développé ce goût si prononcé pour l'étude des sciences ;

“ Si l'on me permet, dit-il, avec la modestie qui l'a toujours fait tenir au deuxième rang, quand il aurait pu briller au premier, si l'on me permet de parler de moi-même, je dirai que c'est à la lecture des journaux de l'espèce ci-dessus, (les journaux scientifiques et littéraires), que je dois principalement d'avoir fait un cours d'études régulier. Dès l'enfance, je fus curieux d'apprendre, mais peut-être au désir de l'instruction se mêlait-il toujours quelque chose d'étranger. A l'âge de sept ou huit ans, ma plus grande ambition était d'être enfant de chœur ; et pour le devenir je désirais apprendre à lire, parce que selon ce qu'on m'avait fait entendre, c'était là une condition *sine quâ non*. Un peu plus tard lorsque j'eus appris à lire, écrire, etc,

être écolier au collège me semblait à peu près du bonheur. Mais au désir d'apprendre davantage que je devais, en grande partie, à quelques livres qui m'étaient tombés sous la main, se joignait le goût pour l'habit bleu, uniforme des écoliers du collège, leurs jeux, les promenades en corps, etc. Cependant, ce désir ardent d'entrer au collège auquel mes parents qui demeuraient loin de la ville, n'avait pu se conformer, parce que payer pour moi une pension eût été une chose à peu près au-dessus de leurs moyens, ce désir ardent, dis-je, s'éteignit peu à peu ; tellement qu'à quelque temps de là, mon père m'ayant demandé si je désirais encore d'aller au collège, je lui donnai à entendre que je trouvais le chemin trop long, sans m'informer s'il avait l'intention de me l'accourir. Un peu plus tard, étant chez un oncle, et ne pensant plus au collège, il me tomba sous la main un tome des journaux de Trévoux. On sait que ces journaux contenaient des extraits et la critique des différents ouvrages qui se publiaient alors. Je lus tout ce que je pus ou *crus* pouvoir comprendre dans ce volume, avec une avidité et un plaisir presque indiscibles. La lecture d'un autre tome des mêmes journaux me fit éprouver les mêmes sensations. Alors renaquit tout mon premier penchant pour l'étude, mais sans aucun mélange de motifs étrangers. Ce n'était plus ni le surplus, ni la ceinture qui me charmait ; c'était le savoir, uniquement le savoir dans l'intention pour tant d'en faire, quand je l'aurais acquis, un usage convenable. Il me semblait que je ne parvenais pas à me mettre au fait des sciences dont il

était parlé dans mes deux volumes, je ne pouvais vivre, ou ne pouvais être que malheureux tant que je vivrais. Mes parents, voyant non-seulement à mon discours, mais encore à toute mon habitude mentale et corporelle, que ce soin me dévorait en quelque sorte, se déterminèrent à me faire étudier, quoiqu'il leur en coûtât."—

Ainsi, il ne commença ses études collégiales, qu'à l'âge où d'ordinaire on les finit, vers dix-huit ans. Il entra au collège de St-Raphaël, ancien chateau Vaudreuil en 1800, Mr. Chicoisneau était alors le directeur de cette institution. Le collège St-Raphaël a été fondé à la Longue-Pointe, en 1773, par le très estimé Mr. Curateau de la Blaiserie, et fut plus tard transféré à la ville. "Lors de son incendie, en 1802, mon père dit Maximilien Bibaud, dans son tableau des progrès matériels et intellectuels du Canada, vit scintiller les premières étincelles, mais le *gripet* qui est le plus accrédité préfet de discipline parmi les gilotins, lui souffla de ne rien ébruiter. Qu'est-ce après tout que l'incendie d'un collège, comparé aux maudits *devoirs* et pinsons (sic) dont l'écolier est accablé comme le pauvre ânon sous son faix !!! "

Après la destruction par le feu de cette maison d'éducation, l'auteur des Epîtres et Satires, poursuivit ses études, jusqu'à l'ouverture du collège nouveau, en 1806, sous la direction de Mr. Roque, où il les termina. Ses compagnons de classe furent Michel O'Sullivan, le jeune lieutenant de la bataille de Chateauguay, dont il fit un récit comme témoin

oculaire et qui plus tard brilla d'un si vif éclat au barreau, devint Solliciteur Général, Procureur Général et finalement termina ses jours sur le Banc de la Cour d'Appel. Jacques Viger, archéologue, numismate, et héraldiste canadien et au dire de Mr de Puibusque, fut le Bénédictin du Canada, un nouveau Saumaise, un président Hénault; "il n'a fait, ajoute-t-il, imprimer un seul livre d'archéologie ou de critique historique et il est connu au-delà des frontières; des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens et les plus obscurs de notre histoire, comme on consultait autrefois les oracles de Trévoux et de St-Maur, comme on consulte aujourd'hui l'art de vérifier les dates. Il semble à lui seul une académie des Inscriptions et Belles Lettres, une société royale ou plutôt nationale, très nationale des antiquaires."

Hughes Heney, habile publiciste canadien, fut appelé au conseil exécutif en 1830 et en 1842.

Les Grands Vicaires Viau, Cadieux, Mignault et St-Germain—De tous ces hommes illustres, O'Sullivan seul lui disputait la première place.

Son cours terminé, il se livra à l'enseignement et aux lettres. Parmi ses élèves on compte les juges Lafontaine, Morin et Bruneau, et les filles de Lord Selkirk; on retrouve sur les couvertures des Nos. de l'Aurore, l'annonce suivante :

Le soussigné avertit respectueusement le public, qu'il demeure présentement dans la maison de Delle Proulx, au bas du Nouveau Marché, où il continue

à donner des leçons de langue, mathématiques, &c., M. Bibaud. A vendre à cette imprimerie, l'arithmétique (publiée l'année précédente) l'alphabet français et la géographie en miniature.—Cette annonce se trouve pour la première fois sur le No. 3 du Vol. 2 de l'Aurore, le 25 octobre 1817.

Il contribua à la rédaction du Spectateur, et en 1816 il commença la publication de l'Aurore et non pas de l'*Aurore des Canadas*, comme le dit son fils. Le premier volume a la forme d'un journal ordinaire in folio, mais les deux volumes suivants sont in 80, et étaient publiés par fascicules de 16 pages, chaque semaine.

Il publia en 1820, le voyage de Gabriel Franchère. Il sut donner à son récit tout l'agrément d'un ouvrage d'imagination et il y a dans ce volume des pages qui pourraient être comparées aux meilleures publications françaises. Lisez plutôt cette description de la Saskatchewan. "La rivière Saskatchewan coule sur
 " un lit composé de sable et d'argile, qui ne contribue
 " pas peu à diminuer la pureté et la transparence de
 " ses eaux, qui, comme celles du Missouri, sont épaisses et blanchâtres. A cela près, c'est une des plus
 " jolies rivières du monde. Les bords de la Saskatchewan sont tout à fait charmants et offrent en
 " plusieurs endroits la scène la plus belle, la plus riante et la mieux diversifiée que l'on puisse voir ou
 " imaginer; des collines de formes diverses, couronnées de superbes touffes de peupliers; des vallons
 " agréablement rembrunis, le soir et le matin, par

“ l'ombre prolongée des coteaux et des bosquets, qui
“ les décorent ; des troupeaux de légers cabris et de
“ lourds boeufs Illinois, ceux-là bondissant sur le pen-
“ chant des collines, ceux-ci foulant de leurs pieds
“ pesants la verdure des prés, toutes ces beautés
“ champêtres réfléchies et doublées, pour ainsi dire,
“ par les ondes du fleuve ; le chant mélodieux et
“ varié de mille oiseaux divers perchés sur la cime
“ des arbres, l'haleine rafraîchissante des zéphirs, la
“ sérénité du ciel, la pureté et la salubrité de l'air ;
“ tout, en un mot, porte le contentement et la joie
“ dans l'âme du spectateur enchanté. C'est surtout
“ le matin, quand le soleil se lève, et le soir quand il
“ se couche que le spectacle est vraiment ravissant,
“ je ne puis détacher mes regards de ce superbe
“ tableau que quand l'obscurité naissante l'eut un peu
“ rembruni. Alors, aux doux plaisirs que j'avais
“ goûtés succéda une tristesse, pour ne pas dire une
“ sombre mélancolie. Comment se fait-il, dis-je, en moi-
“ même, qu'un si beau pays ne soit point habité par
“ des créatures humaines ? Les chansons, les hymnes,
“ les prières du laboureur et de l'artisan, heureux et
“ paisible ne seront-ils jamais entendus dans ces belles
“ campagnes ? Pourquoi, tandis qu'en Europe et en
“ Angleterre surtout, tant de millions d'hommes ne pos-
“ sèdent pas en propre un pouce de terre, et cultivent
“ le sol de leur patrie, pour des propriétaires qui leur
“ laissent à peine de quoi subsister ; pourquoi tant de
“ millions d'arpents de terre, en apparence grasses et
“ fertiles, restent-ils incultes et absolument inutiles ?

“ ou du moins, pourquoi ne nourrissent-elles que des
“ troupeaux de bêtes fauves ? Les hommes aiment-ils
“ toujours micux végéter toute leur vie sur un sol in-
“ grat, que d’aller chercher au loin des régions fertiles,
“ pour couler dans la paix et l’abondance, au moins, la
“ dernière partie de leurs jours ? Mais je me trompe :
“ il est moins aisé qu’on ne pense à l’homme pauvre
“ d’améliorer sa condition ; il n’a pas les moyens de
“ se transporter dans les contrées lointaines, ou il n’a
“ plus ceux d’y acquérir une propriété, car ces terres
“ incultes, désertes, abandonnées, ne sont pas à qui-
“ conque veut s’y établir et les cultiver ; elles ont des
“ possesseurs et il faut acheter d’eux le privilège de
“ les rendre fertiles et productives. On ne doit pas,
“ d’ailleurs, se faire illusion, ces contrées parfois si
“ délicieuses ne jouissent pas d’un printemps perpé-
“ tuel ; elles ont leur hiver, et un hiver rigoureux ;
“ un froid perçant est répandu dans l’atmosphère ;
“ une neige épaisse couvre la surface du sol, les
“ fleuves glacés ne coulent plus que pour les poissons,
“ les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, et cou-
“ verts de verglas, la verdure des près a disparu, les
“ collines et les vallons n’offrent plus qu’une uniforme
“ blancheur, la nature a perdu toute sa beauté, et
“ l’homme a assez à faire de se mettre à l’abri des
“ injures du temps.”

Je pourrais ainsi citer plusieurs pages d’une allure superbe et d’un mérite vraiment littéraire. D’ailleurs tout le livre écrit, avec une simplicité qui rappelle Defoe, offre le plus grand intérêt et on le parcourt

avec un plaisir extrême. Ce volume d'une grande rareté a été traduit en anglais et en 1854 une seconde édition a été offerte au public américain par M. Gabriel Franchère lui-même qui, devenu sujet américain, semble oublier complètement que Bibaud a été l'auteur de cette narration, car son éditeur et traducteur, J. V. Huntingdon, en vante les qualités, sans paraître se douter, que les plumes dont il pare son auteur, étaient celles d'un autre.

De 1820 à 1825, l'auteur de cette notice, semble s'être livré exclusivement à l'enseignement, mais il a dû collaborer aux journaux. A cette dernière date, il commença la publication de sa Bibliothèque Canadienne, où miscellanées historiques, scientifiques et littéraires. C'est en parcourant les pages de ce recueil que l'on a une idée du savoir extraordinaire de Bibaud. Il est tour à tour botaniste, géologue, zoologiste, agronome, physicien, mathématicien, etc., toutes les sciences exactes ont de l'attrait pour lui, on reste étonné devant une telle variété de connaissances, lorsqu'on songe surtout au peu de livres que nous possédions alors. Mais ce qui captivait surtout son intelligence et qui au point de déterminer une véritable passion, c'était l'histoire du Canada et l'Education. Il est digne de remarquer que pendant que Joseph Frs. Perrault, établissait des écoles pour le développement de l'éducation que l'on connaît à Québec et ses environs, nous avons ici Bibaud. Là-bas, le père des écoles élémentaires était assisté des Blanchet, des Bédard, des Taschereau,

ici c'était les Drs. Labrie et Meilleur et Jacques Viger et quelques autres, qui encourageaient notre historien, qui venait de se faire connaître comme tel en publiant son histoire du Canada, la première écrite par un Canadien-Français, si toutefois l'on exempté celle de Pierre Boucher, et si l'on peut donner ce nom à son livre.

Tout en travaillant à ces oeuvres sérieuses, il émaillait sa publication de poésies, qu'il remit en volume qu'il publia en 1830, sous le titre d'Épîtres et Satires. "Le poète français, dit Isidore Lebrun, le plus fécond est M. Bibaud; son recueil, Montréal 1730, n'a pas moins de 172 pages in 12, il contient des épîtres, des satires, des odes et chansons. Ce sont des portraits d'usuriers de nihilistes, de fausses dévotes, d'orateurs ennuyeux de . . . C'est comme chez nous" disait Lady Montagu, en sortant du sérail où elle avait observé les intrigues des odalisques." Ce voyageur français après s'être ainsi exprimé dans son Tableau des Canada, critiqua d'une manière acerbe, je dirais même injuste, ce recueil de poésies dans la Revue Encyclopédique de Paris. Entr'autres aménités, il lui décroche ce qui suit : "M. Bibaud est assurément un homme de bien, un défenseur courageux de la morale; mais ses idées parfois mal coordonnées, son style heurté, incorrect, diffus, montrent qu'il n'est pas toujours resté dans le *vrai lieu*. Il a composé des imitations d'Horace, il s'est nourri de nos classiques, il affectionne Boileau; mais enhardi par le poète latin, il se permet souvent des inversions

et des enjambements que défend l'auteur de notre art poétique," et plus loin, il ajoute : "En résumé, M. Bibaud aurait dû soumettre avant l'impression, ses poésies à des amis sévères, et sûrement le Canada n'est pas dénué d'hommes de goût et instruits. Il n'a pas été son propre critique, lui qui rédige avec succès l'Observateur Canadien, recueil de littérature et des arts (2 cahiers par mois) mais il a de la verve et c'est du patriotisme que son talent a reçu des inspirations; des versificateurs, dans nos départements, publient des recueils de leurs poésies, qui certes, sont inférieurs à celles du poète canadien."

L'auteur de ces lignes s'est montré injuste envers celui qu'il critique, de même qu'il l'avait été envers le clergé canadien dans son Tableau. Maximilien Bibaud prétend qu'il a été renseigné par MM. Morin et Gosselin. Assurément qu'ils ne lui ont jamais parlé de notre clergé de la façon dont il le traite dans son livre. Aussi l'abbé Maguire dans une brochure intitulé "Le clergé canadien vengé par ses ennemis, ou observations sur un ouvrage récent intitulé: "Tableau statistique et politique des deux Canadas," par Vindex, lui démontre-t-il d'une manière magistrale, toutes ses erreurs et ses fausses applications. Comme quelques français qui ne sont venus au Canada, n'y faire qu'une promenade, il s'est arrogé le droit de tout juger, de tout critiquer. A-t-il jamais songé, en écrivant son livre, que vingt-cinq ans avant cette époque, comme le fait si bien remarquer le Dr. E. P. Taché, plus tard Sir E. P. Taché, l'auteur de la

célèbre phrase : " Le dernier coup de canon qui sera tiré sur le sol d'Amérique, pour la défense du drapeau anglais, le sera par un canadien-français" qu'il n'y avait dans le pays, pour donner une éducation soignée à la jeunesse, que les deux séminaires de Montréal et de Québec, qui, encore plus par les notions de notre population sur les études classiques, que par la nature même de ces institutions, ne formaient presque exclusivement que des ecclésiastiques. Aussi indépendamment du clergé, nous chercherions peut-être en vain dans toute la ville de Montréal une trentaine de laïques ayant reçu à l'époque que je viens de citer, une éducation collégiale, et dans la côte du Sud, au dessous de Québec, parmi une population de près de cent mille habitants, il peut s'en rencontrer un ou deux." (discours prononcé à l'institut Canadien en 1848 sur le développement de la force physique chez l'homme, Rep. Nat. 4 Vol. p. 363).

Les livres d'école étaient si rares ici que les élèves des collèges étaient obligés de copier leurs manuels avant de les apprendre par coeur. Non, Lebrun ne tient pas compte de toutes les difficultés que Bibaud a dû rencontrer pour s'instruire, qu'il avait peu d'hommes de lettres à consulter, que ceux à qui il pouvait s'adresser, n'était guère en état de faire mieux que lui. Voyez plutôt la manière modeste avec laquelle il répond à l'écrivain français. Après avoir reproduit tout l'article de la Revue Encyclopédique, il ajoute : "Une critique, dit-il, comme celle qu'on vient de lire,

ne doit point offenser parce qu'on ne peut pas supposer qu'elle vienne d'une plume envieuse, ou ennemie. Si j'entrepris de répondre à son auteur, c'est que je pense qu'il se montre un peu trop sévère sur certains points, ou qu'il aurait pu s'exprimer parfois un peu différemment". Puis il répond à chacun des reproches qui lui sont faits, en admettant quelques-uns comme fondés et démontrant l'injustice des autres. L'auteur du tableau aurait-il jamais aussi bien fait, j'en doute, ce qui ne l'empêche pas de se donner un air d'autorité et de supériorité sur le littérateur canadien, que rien ne justifie.

Mais passons, je me suis un peu attardé sur cet incident, qui cependant, ne manque pas d'intérêt pour nous.

L'*Observateur* remplaça la *Bibliothèque Canadienne*, et le premier numéro fit son apparition le 10 juillet 1830, et le dernier, le 2 juillet 1831.

Bibaud jeune, nous dit que cette publication se compose de trois volumes. Il n'y en a pourtant que deux. Dans le dernier numéro du volume 2e, l'auteur informe le public que dorénavant, afin de se rendre au désir de ses abonnés, il reviendra à l'ancien plan d'une publication mensuelle, l'*Observateur* était publié toutes les semaines. "Le premier numéro du journal sur l'ancien plan, dit-il, amélioré autant que possible, paraîtra le 1er septembre prochain sous le titre de *Magasin du Bas-Canada*". Malgré sa promesse de le faire paraître le 1er septembre suivant, le *Magasin du Bas-Canada*, ne vit le jour que le 1er

janvier 1832, et sa publication se continua jusqu'à la fin de cette année. Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire le 25 février 1833, que l'auteur de cette étude fut nommé par le Gouvernement, clerc des marchés à foin, position qu'il n'occupa pas longtemps. Il résigna quand cet emploi cessa d'être sous la Couronne, pour passer sous le contrôle du Conseil de Ville. Sa fierté l'empêcha même de garder cette situation, quoique le premier magistrat de la ville fut l'un de ses meilleurs amis, M. Jacques Viger.

Le peu d'encouragement que recevait ses publications l'obligea de les suspendre, malgré ses appels au public canadien. Non content de ce procédé, il allait lui-même colporter ses publications de paroisse en paroisse et solliciter la clientèle.

Il ne s'imposait pas ce travail par esprit de lucre, mais seulement dans le but d'instruire et d'éclairer ses compatriotes récalcitrants.

En 1837, il réunit tout ce qu'il avait publié de son Histoire du Canada dans la bibliothèque Canadienne, l'Observateur et le Magasin du Bas-Canada et publia son premier volume de l'Histoire du Canada, sous la domination française. "Il serait, sans doute, dit-il dans sa préface, superflu d'argumenter longuement pour prouver l'utilité, ou l'à propos de la présente publication. Tous les hommes doivent désirer de connaître l'histoire de leur pays, de leur nation; tous doivent aimer à savoir ce qu'ont été, ce qu'ont fait leurs ancêtres. Nous avons, il est vrai, une "Histoire du générale de la Nouvelle-France" par le P.

François de Charlevoix ; et une histoire du Canada, en langue anglaise par M. (maintenant l'Honorable) William Smith. Nous avons Raynal, nous avons enfin les "Beautés de l'Histoire du Canada"; mais l'histoire de Charlevoix, qui est devenue rare, même en Canada, et qui ne sera probablement pas réimprimée, ne va pas au-delà de 1725, et est d'ailleurs remplie de détails minutieux, et souvent hors de sujet, qui en rendent la lecture ennuyeuse et rebu- tante pour la plupart des lecteurs; l'ouvrage de M. Smith est plein de faits, (ou pour mieux dire d'anec- dotes) qui ont tout l'air d'être sinon absolument contournés, du moins, étrangement défigurés. Raynal, dans son "Histoire du Commerce et des Etablisse- ments des Européens dans les deux Indes" ne rapporte que quelques traits isolés de l'histoire du Canada ; et l'auteur des "Beautés" de cette histoire, qui s'est principalement attaché à décrire les moeurs et les usages des Sauvages, n'ajoute rien à ce qu'on en dit dans l'ouvrage volumineux de Charlevoix. Une histoire suivie, uniforme et complète du Canada, sous la domination française, manquait donc aux lecteurs canadiens et nous avons eu l'intention, au moins, de bien mériter de nos compatriotes, en leur donnant cette histoire. Si cet ouvrage est bien reçu du public comme nous osons espérer qu'il le sera, nous nous proposons de le faire suivre d'une "Histoire du Canada, sous la domination anglaise," aussitôt que nous aurons pu nous procurer les matériaux néces- saires pour l'entreprise."

Son appel a-t-il été entendu ? que partiellement, la balance de ces volumes était encore en vente chez un libraire de cette ville, il y a une dizaine d'années, c'est-à-dire soixante ans après leur publication.

Nommé le 20 décembre 1838, Inspecteur des poids et mesures, je ne saurais dire combien de temps il a conservé cet emploi. Mais quatre ans plus tard, il recommence la publication de ses revues périodiques, en faisant paraître l'Encyclopédie Canadienne, journal littéraire et scientifique, dont le premier numéro vit le jour en mars 1842, et le dernier en février 1843.

En tête de cette publication, on y lit ce qui suit :

“L'utilité, nous dirions presque, la nécessité d'un journal scientifique et littéraire publié en langue française dans ce pays, n'a pas besoin d'être prouvée, elle doit être profondément sentie et universellement reconnue. Si l'on en jugeait que par l'apparence, sans se rappeler en même temps, combien elle est quelquefois trompeuse, on pourrait être tenté de croire que l'instruction, le goût des arts, l'amour des sciences et des lettres sont à peu près nuls parmi la population canadienne d'origine française, et que, sous ce rapport, cette population est infiniment audessous de celle qui parle la langue anglaise.

En effet, tandis que la population, Canadienne de naissance ou d'extraction britannique possède, outre un grand nombre de feuilles politiques, plusieurs journaux, uniquement destinés à la propagation des arts, des lettres et des sciences, il ne s'en publie pas un seul de cette dernière espèce, en langue française,

pas un seul du moins qui ne se borne pas à de simples extraits, ou à un genre particulier de littérature. Un journal qui se compose principalement de pièces originales (nous voulons dire canadiennes) ou du moins nouvelles, sur les différentes branches des sciences et des lettres; de morceaux ayant immédiatement rapport à l'état passé ou présent de notre pays, nous a longtemps manqué, et nous manque encore aujourd'hui. C'est pour suppléer à ce défaut, pour subvenir à ce besoins de la population franco-canadienne, qu'on forme la présente entreprise; et on la forme dans la résolution de faire en sorte que le plan d'après lequel le journal sera conduit, réponde au titre qui lui est donné. Une partie des articles dont il se remplira sera fournie par l'histoire, la biographie du Canada, d'autres seront puisés dans la topographie, la géologie, la minéralogie, la botanique et la zoologie de ce pays et des états voisins". . . . etc.

Comme on le voit une fois de plus, la principale préoccupation de Michel Bibaud était l'avancement des siens dans les sciences, les arts et l'étude de l'histoire de leur pays. Pour les stimuler, il leur reproche leur infériorité, il les compare à la population de race anglaise, il emploie tous les arguments qui lui paraissent les plus convaincantes, pour les convertir à son opinion. En même temps, il énumère toutes les sciences qu'il connaît, toute l'étendue de son immense érudition.

Au mois d'octobre 1842, il retourne à Québec, et à son retour, on lui demande ce qu'il a vu de plus

curieux dans la vieille Capitale. Connaisant son amour de l'étude de l'histoire de son pays, lui qui venait de publier le premier volume de cette histoire, on serait porté à croire, qu'il va nous dire que ce sont les champs de bataille, où se sont jouées les destinées glorieuses du Canada, les plaines d'Abraham et de Ste-Foye, les monuments des braves qui ont immortalisé ces lieux historiques, mais non. Ecoutez plutôt ce qu'il va nous dire : " Depuis au moins douze ans, dit-il, je n'avais mis le pied dans notre ancienne capitale. A mon retour, quelqu'un me demanda ce que j'y avais vu de plus curieux. A cette question, dis-je, je répondrai par écrit. Mais avant de faire la réponse, on voudra bien me permettre quelques mots sur des choses qui n'ont pas rapport à la question.

Comme de raison, j'ai retrouvé à Québec ce qu'on y retrouvera toujours, une situation unique peut-être dans le monde; des points de vue variés presque à l'infini et toujours enchanteurs; plaines étendues, chemins de montagne, caps élevés, une grandissime île à citées variés et pittoresques; notre beau fleuve vu en différents sens, semblant se doubler et se tripler pour le plaisir du spectateur, et recevant, comme pour s'agrandir encore, la rivière St-Charles, à large embouchure, et plus loin, mais en sens opposé, celles de Montmorency et de la Chaudière. Est-il étonnant que Cartier et ses compagnons aient été enchantés et comme ravés en extase, en arrivant entre les deux caps de Québec et de Lévy? A des distances plus ou

moins grandes, des églises et des villages agréablement situés offrent des coups d'oeil charmants, particulièrement dans la belle saison."

Puis il passe de la topographie à l'architecture, de la nature à l'art, dit un mot du chien d'or, toujours rongéant son os, en prenant son repos et il ajoute :

"Pour passer du physique au moral ou du matériel au personnel, je dirai que j'ai vu avec plaisir les nombreux élèves du Séminaire revêtus de l'uniforme de notre "heureux temps de collège," à l'exception du ceinturon peut-être, de cet uniforme qui me plaisait tant, lorsque j'étais enfant, que porter le *capot* d'écolier, de ratine ou de drap bleu, à barres ou raies blanches, avec le ceinturon de laine de couleurs diverses, me semblaient être une des grandes jouissances, des félicités de la vie." Puis il mentionne les manières aimables, affables, de ses notables habitants, l'urbanité, la politesse française en un mot. "Mais je m'aperçois, dit-il, que je parle là des choses connues de tout le monde, et j'en viens à ma réponse.

Ce que j'ai vu de plus curieux, poursuit-il, ou du moins de plus intéressant pour moi, dans mon bref séjour à Québec, ce sont : 1o. La résidence, etc., de M. J. F. Perrault ; 2o. l'école de M. Charles Dion ; 3o. l'atelier de peinture de M. Antoine Plamondon.

A peine eus-je débarqué du bateau à vapeur, le 13 du courant et pris mon logement que je dirigeai mes pas vers la demeure du respectable et vénérable J. F. Perrault, Ecuyer, située au-delà du faubourg Saint-

Louis, sur le chemin classique, ou du moins historique en Canada, de Québec à Sainte-Foye. J'y allais voir un homme connu au pays par ses nombreux écrits, ses travaux et ses bienfaits publics. Aussi en entrant chez lui, me suis-je rappelé ce vers d'un poète canadien, ou qui a versifié en Canada : "Là j'ai vu l'homme heureux qui prêche par l'exemple."

M. Perrault prêche, en effet, par son exemple, la vertu d'abord, puis l'industrie, la bonne économie domestique et rurale, l'amour de l'étude, du travail le zèle du bien public, la bienveillance et la bienfaisance, le patriotisme et le civisme, en un mot, dans le sens le plus favorable qu'on puisse donner à ces expressions. . . . M. Perrault, parvenu à l'âge de 90 ans, n'a rien perdu de son amour du travail; il écrit, encore, il a le bonheur bien rare à cet âge, de le pouvoir faire, de nuit comme de jour, sans l'aide étrangère de lunettes ou bésicles. . . .

En revenant de l'excursion extra muras dont j'ai parlé plus haut, je passai chez M. Charles Dion, instituteur au faubourg St-Roch. Il me fit voir son école et ses écoliers. Je ne me serais jamais imaginé le nombre, le bon maintien et la décence de ces enfants, tous ou presque tous d'une figure intéressante et évidemment mus par le désir de s'instruire et le dessein de bien faire. Dans une réunion de plus de cent enfants, j'ai vu moins de remuements, entendu moins de bruit, même en l'absence du maître, qu'il n'y en a dans d'autres de trente ou quarante

seulement. Le bon ordre, la régularité, le silence lorsqu'il est commandé, qui règnent dans cette grande école ne peuvent que faire un sensible plaisir aux amis de l'éducation qui en sont témoins" . . . etc.

Puis il décrit l'atelier de M. Plamondon, l'un de nos artistes peintres des plus renommés, et regrette que le mauvais temps l'ait empêché de visiter ceux de MM. Légaré et Hamel.

Les beautés de Québec ont bien pour lui leur charme toujours séduisant, mais ce qui lui plaît le plus, ce qui l'intéresse davantage, c'est le fondateur de l'école primaire de la capitale.

Avec quelle émotion ne parle-t-il pas du capot d'écolier qu'il était si heureux de porter étant enfant, (Et notez qu'il avait alors près de soixante ans.) Ce qui l'intéressait davantage, c'était les enfants fréquentant l'école et le séminaire, car avant tout il était éducateur. Lisez ses ouvrages et vous trouverez à chaque page, ses dissertations sur l'éducation et sur le besoin de la répandre de toutes façons dans la population. Le bien qu'il a fait à cette Province, sous ce rapport, est digne des plus grands éloges.

Après la publication de l'Encyclopédie, il travaille à son histoire du Canada et publie en 1843 une deuxième édition, revue, corrigée et augmentée du premier volume, paru en 1837. Suivi en 1844 de son histoire du Canada et des Canadiens, sous la domination anglaise, jusqu'en 1830.

Le troisième volume de cette histoire avait été préparé, mais l'auteur s'abstint de le publier de son

vivant. Est-ce l'appréciation des événements de 1837-38 qui l'a fait hésiter si longtemps et finalement abandonner cette publication ? Peut-être, car l'état des esprits était loin d'être calme. Les patriotes ne lui auraient pas pardonné la critique de leur conduite. Et même en 1878, lorsque son fils, le Dr. J. G. Bibaud publia ce troisième volume, il fut assailli de reproches des plus amers de la part de ses amis. Pourtant si les conseils et les avertissements de son père avaient été écoutés, que de désastres auraient été évités, de chagrins et de larmes épargnés. Que d'hommes qui alors, ne pensaient pas comme lui sont aujourd'hui revenus à ses idées.

Après la publication de son histoire, l'auteur de cette étude n'a plus rien fait imprimer, ou plutôt ce qu'il a publié l'a été sous un autre nom. Sir William E. Logan, notre savant géologue canadien, désirant traduire ses rapports en langue française, lui fit faire ce travail. Il ne pouvait trouver nulle autre personne dans ce pays, mieux qualifié que lui. Ses études scientifiques l'ayant préparé de longue main à ce genre de labeur. Aussi cette traduction est extrêmement bien faite et les rapports géologiques de cette époque, sont autant recherchés que les originaux. A ces différentes qualités, il en joignait d'autres aussi précieuses comme homme d'intérieur, et le lecteur lira avec plaisir ce qu'en dit sa fille, seule survivante de ses enfants, Mademoiselle Bibaud, voici comment elle s'exprime :

“Mon père, dans sa vie privée, vivait modestement, il paraissait satisfait de ce que lui rapportait un travail laborieux, on le voyait toujours écrivant. Il pourvoyait amplement aux besoins de sa famille et s'occupait sérieusement de l'éducation de ses enfants, il avait grand soin de parcourir lui-même les livres qu'il nous destinait, et si l'un de nous eût lu un ouvrage sans son approbation, il l'en aurait sévèrement réprimandé. Il était bon et affectueux pour nous, mais comme il avait un aspect imposant et sérieux, nous n'étions pas trop familiers avec lui, d'un mot il nous rappelait à l'ordre s'il y avait besoin, cependant, lorsqu'il se reposait de son travail, à la brunante, en attendant le repas du soir, il nous rappelait auprès de lui, nous racontait des histoires et nous chantait des chansons. C'étaient d'heureux moments pour nous.

Mon père était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, bien formé, le port noble, le regard bienveillant et le sourire aimable, et était poli et affable envers tout le monde.

Quoiqu'il fut en relation avec tous les hommes marquants du pays et que tous les étrangers instruits vinssent le visiter, il sortait peu, de temps en temps, il allait faire une partie de cartes avec ses amis, le whist était son jeu favori.

Il voyait beaucoup de monde des premières familles d'alors et avait beaucoup d'amis, qui venaient souvent le voir pour converser avec lui, entre autres, les MM. Duchesnay, le juge Vallières, John McDonell

et surtout Jacques Viger, qui fut un de ses plus intimes.

Il ne se passait pas de semaines sans que ce dernier vint deux ou trois fois passer la soirée à notre demeure. La discussion était animée entre eux, M. Viger soutenant ses opinions vivement et l'on entendait souvent les éclats de sa voix ; mon père discutait avec sangfroid, ne s'emportait jamais, mais tenait cependant fermement à ses opinions.

Il était aussi en relation avec M. Fabre, qui faisait venir pour lui les livres dont il avait besoin, avec Ludger Duvernay et M. Laviolette qui travailla avec lui à la rédaction de l'Ami du Peuple.

Michel Bibaud était d'une extrême probité et jugeait les autres d'après lui. Il était facile en affaires, quand on lui disait ne pouvoir payer dans le moment, il attendait avec patience la bonne volonté des gens ; on abusa souvent de sa bonne foi. Un M. Pasteur pour lequel il avait longtemps travaillé, s'enfuit du pays, emportant trois cents louis qu'il lui devait.

La place d'intendant des poids et mesures et des marchés à foin étant devenue vacante, ses amis s'intéressèrent pour la lui faire obtenir. Après de vives instances de leur part (de lui-même il n'y aurait jamais songé) il se décida à faire application et l'obtint aussitôt.

Cette place était importante et lucrative. La commission venant du Roi lui donnait le titre d'écuyer, qui n'était pas banal alors. Il la garda plusieurs années, ce qui lui permit de prendre quelques loisirs

et de pouvoir plus aisément mettre au collège trois de ses fils, l'aîné n'eut pas cet avantage faute de moyens. Il fit même quelques économies avec lesquelles il acheta un terrain à la Côte des Neiges, lieu de sa naissance.

Les autorités municipales ayant obtenu le contrôle des commissions, la position n'était plus la même, de maître il devenait valet, il était trop fier pour accepter cela, il résigna et reprit la plume.

Il avait publié l'Histoire du Canada sous la domination française, et une partie sous la domination anglaise. Les esprits étant très agités alors il laissa en manuscrit la dernière partie de son ouvrage que le Dr Bibaud son fils, publia en 1878.

Durant le soulèvement de 1837, il ne prit aucune part aux troubles, quoiqu'il blâmât les abus et plusieurs actes du gouvernement, il était cependant opposé à la révolte ouverte, et aurait désiré que les difficultés fussent réglées par voie de conciliation sans avoir recours aux armes. A cette époque il fut nommé magistrat.

Quand s'agita la question de l'union des Canadas, mon père écrivit contre cette mesure, qu'il regardait comme préjudiciable à notre province, on lui donna un diner public à l'occasion des pièces de vers qu'il publia à ce sujet.

M. Logan lui confia la traduction de sa géologie, cet ouvrage l'intéressa beaucoup, mais sa vue étant affectée il dut cesser ce travail. Il traduisait aussi le grec et l'hébreu.

Les lectures favorites de mon père étaient celles de ses auteurs grecs et latins qu'il affectionnait beaucoup.

Un jour son fils Gaspard, alors étudiant au collège de Montréal, ayant besoin d'argent s'avisa de prendre un livre qu'il croyait de peu d'importance ; quand mon père l'apprit, il s'écria d'un ton de surprise et de regret : Comment, tu as vendu mon Pythagore ? Ce fut le seul reproche qu'il lui adressa.

Il eut le malheur de perdre son plus jeune fils, enfant d'un caractère aimable et d'un grand talent, qui était sa joie et son orgueil. Cet enfant mourut à treize ans, possédant l'histoire d'Homère et de Fénelon, et versifiant déjà avec une facilité remarquable. Après cette perte mon père devint triste et sérieux, on ne le voyait plus sourire. Un jour que nous nous étions oubliés, il nous dit ce mot de madame Létitia Bonaparte : "On ne rit pas chez la mère de l'empereur".

Frappé de paralysie, il fut dix-huit mois privé de l'usage de ses membres, mais garda jusqu'à la fin son intelligence. M. Mercier, alors curé de Notre-Dame le visita fréquemment durant sa maladie et l'assista à ses derniers moments. Il mourut en juillet 1857 chez son fils, le Dr. Bibaud.

Une particularité singulière chez mon père est qu'il laissait toujours sa porte ouverte lorsqu'il écrivait et que quelque bruit que l'on fit dans la maison, il semblait ne pas l'entendre et n'en était nullement dérangé, mais chose étrange, si l'un de nous se servait d'une expression qui ne fut pas cor-

recte, lors même que nous n'étions pas dans la même pièce, il le reprenait de suite et cela sans interrompre son travail."

Son père, dit-elle, est mort en juillet 1857, le 3 de ce mois, à l'âge exact de 75 ans, cinq mois et treize jours.

Tous les journaux du pays ont annoncé son décès en appréciant ses travaux, quelques échantillons nous donneront une idée de l'estime dont il jouissait.

Le Pays, canadien, national et libéral.

Après une notice biographique et la mention de ses ouvrages, ajoute :

"Il a toujours été un écrivain laborieux, un lutteur infatigable, un des hommes rares qui sacrifient tout à l'amour de l'art. Comme bien d'autres, il eut pu monter les échelons du pouvoir et briguer les caresses de la fortune. Mais il préféra une honnête aisance et sa liberté. Nos idées politiques et celles de M. Bibaud ne furent pas les mêmes. Cependant nous admirions l'indépendance de son caractère, et nous sommes et serons heureux de le citer à l'appui des principes démocratiques. Après demain auront lieu les funérailles de Michel Bibaud. Nous espérons que toute la presse se joindra aux nombreux amis du défunt pour l'accompagner à sa dernière demeure."

Le Journal de Québec

"M. Bibaud était un chercheur infatigable, un écrivain laborieux et un patriote au cœur plein de chauds sentiments. Il a rendu des services réels aux futurs historiens de son pays, et ses concitoyens lui doivent une preuve durable de leur reconnaissance."

La Gazette de Sorel :

En 1813, ce distingué compatriote fit ses débuts dans la presse et rédigea tour à tour...

Il a aussi écrit une histoire du Canada et différents autres ouvrages, et il employait encore ses dernières années à un travail utile, lorsque la mort, toujours impitoyable pour les bons comme pour les mauvais citoyens, est venue enlever notre distingué compatriote. M. Bibaud était certainement une des illustrations canadiennes et en partant, il a dû emporter avec lui la consolation d'avoir été très utile à son pays, et ses concitoyens lui doivent une preuve durable de leur reconnaissance. Ne devrait-on pas élever en l'honneur de ces bons citoyens qui partent, un monument digne d'elles...

Courrier du Canada :

Tout le monde sait ce que l'on doit aux travaux historiques de M. Bibaud, dont les mémoires sont répandus dans les diverses publications faites par lui...

Chronicle & Transcript

Having left college, Mr. Bibaud embraced the profession of the press. Like many others of his countrymen, he laboured hard in defence of canadian nationality and for the conservation of the French language, Chateaubriand speaks of the French in America as a doomed race, destined to dwindle away like the aborigines with whom they have

intermingled and sympathised. If this be a true prediction, certainly the French Canadian are themselves the last to realize it. They, however, feel that their nationality, and even their language need constant efforts to preserve them in the position they now occupy. . .

He is described as having been always a laborious writer, and indeed the number of his works prove that he must have been so. We are told that it would have been easy for him to rise to power, but that he preferred an honest ease and liberty.

Le Journal de l'Instruction Publique

Il rédigea successivement. . . .

Ces divers journaux étaient des revues littéraires et scientifiques, plutôt que politiques, et il a dû être bien difficile à leur rédacteur de les publier avec le peu d'encouragement que les recueils de ce genre pouvaient recevoir à cette époque. En 1829, (1830) M. Bibaud publia un recueil de poésies qu'il intitula: "Épîtres, Satires, etc.," et dont M. Isidore Lebrun parle favorablement dans son Tableau des deux Canadas. Plus tard, il donna, outre plusieurs opuscules élémentaires à l'usage des écoles, une histoire du Canada en deux volumes. Ces deux ouvrages sont les premiers dans leur genre qui aient été publiés dans ce pays, et nous pensons même que les Épîtres, Satires, etc., sont le seul volume de poésie canadienne, que nous ayons.

Beaucoup de nos écrivains se sont exercés à la versification, et parmi les pièces du Répertoire natio-

nal de M. Huston, il s'en trouve de bien remarquables ; mais aucun autre canadien n'a publié un volume de poésie entièrement de sa composition. Les divers recueils littéraires de M. Bibaud sont devenus très rares, et quelques-uns sont très estimés des bibliophiles pour les documents historiques qu'ils renferment. Lorsqu'il mourut, notre laborieux compatriote travaillait à la traduction des rapports géologiques de Sir William E. Logan.

Journal of education,

A man who may be called the pioneer of canadian literature. Michel Bibaud, died at Montreal at the age of 75. He published the first history of Canada and the first volume of poetry written by French Canadian.

La reproduction de ces différents extraits, comporte-t-elle pas l'expression d'un reproche sanglant, à l'adresse des Canadiens ? Un bienfaiteur de sa race un homme qui a sacrifié une vie entière à l'avancement et au progrès de ses compatriotes, un aviseur éclairé et désintéressé, un jouteur infatigable, dont tous les travaux ont eu pour but, le développement, l'instruction des siens, méritait-il l'oubli où il a été laissé depuis tant d'années ? Il y a eu cinquante ans le 3 juillet dernier que cet homme repose dans sa dernière demeure, à la Côte des Neiges, voisine de celle où il a vu le jour. Ne vous semblerait-il pas opportun de célébrer ce cinquantenaire en provoquant un sentiment de reconnaissance et de gratitude, en lui élevant

le monument, dont il a été parlé par ses chroniqueurs lors de son décès ? Il y a de la noblesse à réparer ses torts et heureux sont les peuples qui honorent leurs grands hommes.



